

Maufrais et son livre de la jungle

LE MONDE | 12.08.2015 | Par Charlie Buffet



A quoi pense cet homme à l'air perdu qui déambule sous les palmiers, filmé en Guyane pour « Cinq colonnes à la une » en 1960 ? « *Ce vieil homme fatigué et amaigri, dit la voix off, c'est Edgar Maufrais. Il cherche toujours son fils avec une obstination qui a fini par laisser les gens qui se disent raisonnables.* » Raymond Maufrais, le fils recherché : un jeune aventurier comme en fabriquaient les scouts et la Résistance. Vu pour la dernière fois en décembre 1949 sur le fleuve Maroni, alors qu'il partait pour tenter la traversée des monts Tumuc-Humac. Au printemps 1951, la gendarmerie a classé l'affaire. Disparition, « mort naturelle ».

Edgar n'a jamais cru à la mort de son fils unique. Il a obtenu un congé sans solde de l'arsenal de Toulon, où il travaillait comme comptable. *Jours de France* a affrété deux radiesthésistes, des « hommes-radars », comme les appelle un journaliste. Ils ont « vu » le jeune Blanc prisonnier d'une tribu indienne nomade. Depuis, le père s'est fait explorateur. Il cherche. Toujours plus maigre, perché à l'avant des pirogues, appelant son fils à chaque coude de rivière. Il a toujours un sifflet et une corne de brume pour l'appeler, des jumelles pour lerepérer, un harmonica pour jouer ses airs scouts. A chaque village, il sort de son portefeuille une photo de Raymond. Au bout de dix ans, les journalistes qui l'avaient surnommé « le père courageux » sont passés de l'admiration à la pitié. L'intervieweur de l'ORTF, en maillot de bain, l'aborde avec ménagement, comme s'il avait peur de réveiller un somnambule. Raymond vivant, vous y croyez, dix ans après ? Edgar Maufrais répond comme quelqu'un à qui on a posé cent fois la question : « *Je conserve toujours espoir. Il y en a qui me prennent pour un fou pour ça, mais c'est bien possible après tout.* » Le double « possible » reste en suspens : possible que le fils soit vivant, possible que le père soit fou. Nouvelle télévision quelques mois plus tard, à Toulon. Edgar cherche des fonds pour repartir : « *Je ne veux pas croire que le petit soit mort.* »

« Otarie téméraire »

La courte vie de Raymond Maufrais, disparu à 23 ans, a été racontée à la lumière de sa fin dramatique. Cancre, il rêvait sur les cartes des colonies et brillait en rédaction ; son prof de français le voyait Albert Londres. Raymond est envoyé chez les scouts, où il est « Otarie téméraire ». En pension, il fugue trois jours et raconte aux gendarmes qu'il pensait arriver à pied aux colonies. En 1942, son père revient de captivité en Silésie les poumons abîmés et entre en contact avec le réseau Combat. Raymond aussi aurait approché la Résistance, tenté de gagner Londres et rejoint le maquis dans le Lot, où il était lycéen au printemps 1944.

En août, les Maufrais père et fils participent aux combats de la libération de Toulon. Raymond est décoré à 17 ans, s'engage dans les parachutistes et, aussitôt démobilisé, part à l'aventure au Brésil, d'où il revient avec des carnets de voyage qu'il tente de publier. Julliard les refuse. Ce jeune homme ardent décide en 1949 de partir pour la Guyane, rêvant d'être le premier Blanc à traverser seul les monts Tumuc-Humac pour relier le Maroni à l'Amazone – et pourquoi pas, rencontrer au passage les mythiques Indiens blancs, si sauvages que personne ne les a jamais vus. Il manque cruellement d'argent et totalement d'expérience ; ceux qu'il rencontre tentent tous de le dissuader (« *Ils me prennent pour un fou* »).

Raymond s'obstine, passant de l'exaltation au cafard et retour. Dans une interview à la revue *Elites françaises*, il explique qu'il a horreur de la vie civilisée et veut « *respirer l'air pur du risque* ». « *Sans porteur, sac au dos, la hachette à la main, en pleine jungle, j'aurai vraiment le sentiment d'exister pleinement.* » Un ami reçoit une dernière lettre : « *Je préfère la mort à l'échec.* » Raymond part avec son chien, Bobby, dans une pirogue hors d'usage. Remonte un affluent du Maroni avec une famille de Noirs marrons à qui il confie une dernière lettre pour ses parents (et peut-être des notes). Le 13 décembre 1949, il s'engage seul sur le sentier des Emerillons, chargé d'un sac de 30 kg. Plus personne ne l'a revu vivant.

« Rendez-vous compte, Raymond Maufrais est en train de mourir de faim et il arrive à écrire de manière très riche ! »

Ce qui s'est passé ensuite, on l'a appris par les carnets retrouvés dans son dernier camp, qui ont été publiés sous le titre *Aventures en Guyane* (Julliard, 1952). La marche dans la jungle l'a épuisé. Les pieds couverts de plaies purulentes, l'estomac vide, il atteint le 1^{er} janvier un campement abandonné au bord de la rivière Tamouri. Il y passe deux semaines, tentant de construire un radeau. Il mange son chien, Bobby. Le 13 janvier 1950, il abandonne ses affaires et ses carnets pour partir à la nage, espérant que le courant le ramènerait la civilisation.

Geoffroy Crunelle se souvient d'avoir découvert l'histoire extraordinaire d'« Otarie téméraire » à l'âge de 5 ans dans *Spirou*, où elle était racontée en bande dessinée, en 1956. Elle nourrit sa vie « *depuis cinquante-neuf ans* » : il a vécu en Guyane, pris la tête de l'Association des amis de Raymond Maufrais et écrit sa biographie. Il vient de conseiller le réalisateur Jérémy Banster, dont le

long-métrage *La Vie pure*, basé sur cette *true story*, sortira en salles en novembre. Geoffroy Crunelle a également préparé la réédition d'*Aventures en Guyane*. Il trouve que ces carnets révèlent un talent littéraire exceptionnel qui ne demandait qu'à éclore : « *Rendez-vous compte, Raymond Maufrais vient de tuer son chien, il est en train de mourir de faim. Il n'a même plus la force de tenir un fusil et il arrive à écrire de manière très riche !* » Il remarque que McCandless, le héros d'*Into the Wild*, le livre de Jon Krakauer adapté au cinéma par Sean Penn, ne laisse plus que quelques mots épars quand il s'éteint, dans son bus, en Alaska. « *Chez Maufrais, tout repose sur ces carnets. Sans eux, il n'y a pas d'histoire.* »

Un «écrivain fantôme»

Mais où sont-ils, ces carnets ? Et que racontent-ils ? Dans les premiers jours de son aventure, Raymond Maufrais écrivait de manière télégraphique, sans verbes. Quatre lignes pour son premier galop d'essai dans la jungle qui lui avait demandé trois jours. A partir du moment où il s'enfonce seul dans la jungle, le journal devient presque lyrique. Le jeune homme se regarde survivre, construisant ses phrases, philosophant sur l'existence : « *Je pense à ceux-là qui eurent faim durant quatre ans derrière les barbelés. Je suis libre et, pensant à cela, j'ai honte de ma faim.* » Le décalage entre la réalité de la situation et ce qui est écrit dans le journal de Maufrais est extraordinaire

Geoffroy Crunelle est émerveillé par cette faconde : voilà un aventurier épuisé, affamé, subissant au début de son aventure les assauts du cafard. L'humidité imprègne tout, il écrit dans son hamac, une calebasse-bougeoir coincée entre les jambes... Le décalage entre la réalité de la situation et ce qui est écrit est extraordinaire. Dans son journal, Maufrais a faim. Après avoir tué, dépecé et mangé son chien, il est obsédé par sa quête de nourriture : « *A nous deux, maîtresse jungle, écrit-il. Je t'exploiterai à fond comme jamais un souteneur ne l'a fait de sa maîtresse.* »

Et en dix jours, il capture un bébé toucan, une tortue, six douzaines d'escargots, trois crabes, un autre toucan qu'il rattrape à la course et assomme en lançant sa machette. La cueillette n'est pas moins fructueuse : des cœurs de palmier, un régime de dattes, des graines « *qui donnent une sorte de chocolat sans sucre* », un peu de miel qu'il arrive à extraire après avoir enfumé une ruche, sept oranges, un gros avocat... bref, un tableau à peu près complet de tout ce que la jungle peut offrir. Sollicité pour commenter cette liste, un ami familier des raids en Guyane n'en revenait pas : « *Un chien boucané, ça fait bien trois jours. Et on tient à trois pendant deux jours sur une tortue !* » Il n'a jamais vu une seule orange dans la forêt...

On peut trouver extraordinaire cette littérature revenue de la faim et de l'épuisement...

ou rester sceptique. « *Y'a quelque chose qui cloche là-dedans* », comme dirait Boris Vian.

Comment ne pas se demander si l'histoire n'a pas été « arrangée » par un nègre ? Un « écrivain fantôme » qui, pour compléter le journal de plus en plus laconique du disparu, aurait compilé ce qu'on peut trouver sur la flore et la faune d'Amazonie, et ajouté ses réflexions. Quand on lui a soumis l'hypothèse, Geoffroy Crunelle s'est raidi : « *J'ai été éditeur, je ne me serais jamais permis ça !* » Il envoie illico une copie du texte dactylographié portant la référence des pages des carnets. Lui-même ne les a jamais vus. Ils étaient très dégradés, avec des pages entières illisibles. Le texte aurait été recopié à la main puis dicté par Edgar Maufrais. Il pense que les originaux ont été conservés par les parents, et que la mère du disparu a pu les détruire : « *A la fin de sa vie, elle avait perdu la raison.* » (Et les orangers, il en a planté lui-même en Guyane.)

L'histoire des Maufrais, Raymond le disparu et Edgar parti à sa recherche, est une tragédie d'Amazonie. Une belle histoire d'exploration qui tourne mal, de deuil impossible et d'obsession qui dure. Elle repose sur un solide socle de réalité et je m'en voudrais de la faire passer pour une pure supercherie. Un jeune scout courageux est mort, victime de son inexpérience en tentant l'aventure dans la jungle. Son père n'a jamais accepté sa disparition et l'a cherché pendant douze ans. Si le récit de Raymond Maufrais a été complété après sa mort, il n'y pouvait rien. La quête du père était un fantasme. C'est une histoire avec mensonge, mais sans menteurs.

Par Charlie Buffet